

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 49-53

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

La Russie n'est décidément pas en bonne posture, et bien que chaque matin, à notre petit déjeuner, on veuille bien nous dire que le calme est rétabli, nous ne sommes rassurés qu'à moitié, car, trois fois sur quatre, les journaux du soir n'ont rien de plus empressé que de démentir leurs confrères du matin. Ces braves Messieurs de la presse ne sont, du reste, pas mieux renseignés que nous et il faut même leur tenir compte des efforts qu'il font pour ne pas trop nous tromper sur les péripéties de la tragédie qui se déroule dans les vastes domaines du petit père de la sainte Russie. On n'arrivera pourtant pas à nous faire croire que l'ordre le plus parfait règne à Varsovie ou à Pétersbourg : un simple regard jeté sur les journaux illustrés ne nous permet pas de confondre avec des gens bien portants les cadavres qui jonchent le sol de la Pologne, et l'assassinat du grand duc Serge, oncle de l'empereur, est un fait malheureusement trop certain. Cet assassinat n'a étonné personne, il fait une victime de plus et probablement d'autres suivront; mais ce qui nous étonne, ce sont les cris de joie que ces meurtres arrachent à une foule de gens qui semblent ne pas se douter que la loi divine condamne l'homicide et qu'il faudrait au moins garder pour soi des démonstrations qui n'avanceront pas d'un jour la chute du czarisme, et qui ne sont rien moins que des marques de civilisation. Des gens qui condamnent habituellement les courses de taureaux et le sang qu'elles font couler, devraient être tout au moins aussi éloquents, sinon plus, devant les

infortunées victimes de l'anarchie !

Il faut que notre pauvre civilisation ne soit pas encore bien avancée, pour qu'il y ait encore tant de nos contemporains qui ne peuvent concevoir l'avènement de la liberté sans le cortège trop classique, hélas ! de têtes séparées de leur tronc, de sang coulant dans les rues et des tigres humains s'abreuvant dans ce sang. Et nous qui pensions naïvement qu'aujourd'hui était meilleur qu'hier ! Si c'est là le progrès, mince le progrès ! Nous n'avons jamais songé à laver le czar des massacres du 22 Janvier et de ceux qui les ont suivis par ordre de la police du souverain, nous comprenons même fort bien cette femme qui, au lendemain des journées révolutionnaires de St-Pétersbourg, nous disait — bien qu'elle appartint elle-même à la haute société russe — qu'elle en avait rougi et rugi ! Mais nous avouons ne plus reconnaître les signes de la civilisation et du progrès dans ces applaudissements frénétiques, dans ces cris farouches qui ont salué la mort de l'oncle du czar.

Faut-il donc se faire apache et communal pour trouver grâce devant une certaine presse, et faut-il avoir un crime ou deux sur la conscience pour mériter son approbation ? On le dirait vraiment à entendre dans quels termes elle parle du meurtre du grand duc ; nous aimons autant que n'importe qui la liberté de la presse, et nous revendiquons pour nous, comme d'autres le font pour eux-mêmes, la liberté de penser ; mais approuver le crime, couvrir de fleurs ceux qui le commettent, c'est une prime accordée à l'homicide formellement condamné par Dieu et soumis à la rigueur de la justice humaine. C'est pourtant là où en arrivent beaucoup de ceux qui commencent par rayer Dieu du monde et de l'histoire ; ils deviennent si nombreux de nos jours, et en tous lieux, que nous avons tout à craindre de leurs théories ; car comment les empêchera-t-on de prêcher la révolte chez nous, si on leur permet de chanter sur tous les tons, les actions d'éclat des nihilistes et de l'anarchie commises chez les autres ?

Quant au czar, comprendra-t-il les cruelles leçons de l'heure présente ? Pauvre homme ! lui laissera-t-on seulement le temps de réfléchir pour comprendre et de comprendre pour agir sans délai comme sans peur ? Dieu le sait ; mais il n'y a plus de temps à perdre : sa cause n'est plus seulement la cause d'une dynastie, c'est la cause d'un peuple qui se réveille d'une longue léthargie et dont les aspirations les plus légitimes ont besoin d'être satisfaites. D'autres ont déjà commencé à les faire dévier et il faudrait un génie pour les ramener sur le bon chemin. Nicolas, jusqu'ici, ne nous a pas donné l'impression d'être un génie. Si au moins ses déboires de Pétersbourg, de Varsovie et de Moscou se trouvaient compensés par les succès de ses soldats de Mandchourie ; mais rien ne fait encore prévoir le retour, ou plutôt l'arrivée de la fortune

sous les drapeaux de Kouropatkine, au contraire ! Les armées ennemies se cantonnent dans leurs retranchements et attendent on ne sait trop quoi pour livrer une bataille qui pourrait peut-être amener un heureux revirement du côté des Russes.

Rappelé par le czar, le général Grippenbergh est revenu en Russie beaucoup moins chargé de lauriers que de récriminations contre le généralissime et allant jusqu'à lui attribuer les dernières défaites. L'accusation est grave, et si elle devait se confirmer, le czar n'hésiterait certainement pas à faire signe à son lieutenant et à le remplacer, si possible, par quelque autre officier de valeur : ce serait la vengeance de Grippenbergh. Une armée incapable et peut-être démoralisée, immobilisée en Mandchourie, hypnotisée par ces diables de Japonais, un peuple en révolution, voilà donc le spectacle que nous offre le pays de Pierre-le-Grand ; il est malgré cela, bien difficile à briser, et sa chute n'est peut-être pas encore si prochaine ; mais qui peut répondre de demain ? Ce qui est bien certain, c'est qu'il tremble sur ses bases et que l'Europe en est tout émue !

Echappée aux étreintes de M. Combes, la France a maintenant un ministère Rouvier auquel on a imposé, comme premier devoir, la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; et ce ministère a tellement pris à cœur cette tâche, que M. Combes en a pleuré de joie, mais il pleure dans les coulisses, et il ne peut plus faire autre chose que de souffler sur le feu pour l'empêcher de s'éteindre : il s'en acquitte, paraît-il, à merveille. Les premiers jours de M. Rouvier se sont passés sans tumulte et, comme on avait promis de régler l'affaire des fiches, le nouveau gouvernement avait lieu de penser qu'il jouirait d'une certaine trêve bien nécessaire après les tempêtes soulevées par son prédécesseur.

Monsieur Guyot de Villeneuve, qui avait découvert le pot aux roses en amenant à la Chambre la question des fiches, s'était engagé à se taire, mais voilà qu'un beau jour, l'ancien officier d'ordonnance du général André, dégoûté peut-être du rôle infâme qu'il avait joué, et profondément aigri contre ceux qui l'avaient lâché au lieu de récompenser ses services, se met à raconter, dans les moindres détails, les agissements de l'ex-ministre de la guerre, du général Percin et de ses autres complices. Une fois de plus, il faut donner raison au proverbe qui dit que l'on n'est jamais trahi que par les siens ; et si le capitaine Mollin continue ses révélations, tout cela pourrait devenir fort intéressant : grâce à lui, nous pourrions entrer plus avant dans l'âme de ces « purs » qui se décernaient le monopole de toutes les vertus républicaines et qui, pour satisfaire leur haine et leur ambition, déchiraient à belles dents, avec un appétit féroce, tout ce qui s'opposait à leur pouvoir.

Il faudra, qu'on le veuille ou non, satisfaire l'opinion publique, et

pour peu qu'il y ait encore du sens moral en France, l'heure va peut-être sonner où on clouera au pilori les hommes néfastes qui ne l'ont jamais servie qu'avec des instincts de fils dénaturés ; et dans ce cas là le capitaine Mollin serait un sauveur.

D'accord avec M. Loubet, le ministère Rouvier a donc déposé sur le bureau de la Chambre le fameux projet de séparation, et il a tout l'air de vouloir attacher son nom à une œuvre devant laquelle tant d'autres ont dû reculer et que M. Combes aurait tant aimé exécuter. Le « bloc » a toutes les chances d'arriver à ses fins, car il est plutôt dirigé et inspiré par la haine que par les véritables intérêts de la France ; et dans la haine on fait de colossales bêtises qu'il devient très difficile de réparer dans la suite. Si, en brisant le Concordat, l'Eglise allait pouvoir respirer librement, la séparation serait évidemment un bien ; mais si on ne voulait la débarrasser des entraves concordataires que pour lui mettre, d'une manière ou d'une autre, une camisole de force, la France catholique n'aurait pas à se féliciter de ce changement, et il vaudrait mieux en rester au Concordat. Somme toute la question est fameusement délicate et on ne sait trop s'il faut, avec l'abbé Gayaud, être pour la rupture ou avec le comte de Mun contre elle. A Rome, on semble ne pas redouter la rupture et on s'y prépare tous les jours ; en France, et cela se comprend, on hésite, on craint, on redoute l'avenir. Mais le vin est tiré et il faut le boire. Autrefois, de nobles et illustres rêveurs parlaient d'une Eglise libre dans l'Etat libre ; aujourd'hui on ne se gêne plus de parler d'une Eglise libre dans un Etat despote et persécuteur.

A ceux qui ne songent à l'avenir qu'en tremblant, nous pourrions cependant faire remarquer que l'Eglise a passé par des crises tout aussi difficiles et par des périodes tout aussi angoissantes. Au dessus des hommes qui s'agitent demeure la Providence qui se moque des persécuteurs et sourit aux utopistes. Ce qu'il faut redouter par dessus tout, c'est la lâcheté des chrétiens et la pleutrerie des catholiques de salon qui ont perdu le souvenir des premiers chrétiens : ils doutent d'eux-mêmes et doutent de Dieu ; ils ont peur d'être vaincus et ils ne font rien pour être vainqueurs.

On ne peut donc que féliciter l'évêque d'Orléans, Mgr Touchet, qui, en faisant l'oraison funèbre du cardinal Langénieux, a proclamé sous les voûtes de la cathédrale de Reims, la volonté de résister à la haine et de faire servir au triomphe de l'Eglise les événements qui se préparent. Un tel langage ne peut que relever les courages et il console même des défections de cet autre prélat, inconsolable d'avoir dû céder aux prières du pape, et tellement inféodé au gouvernement qui le croit déjà mûr pour une chute complète, qu'il ne sait comment lui témoigner sa servilité. Mgr Le Nordez n'est certes pas un révolté : on ne nous permettrait

pas de le dire, mais il en prend quelquefois les allures, et, vraiment, c'est déjà trop.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de les entretenir si longtemps des affaires de France et de Russie, mais on dirait que les deux nations alliées se sont données le mot pour occuper le monde de leurs faits et gestes, et nous ne faisons que résumer les nombreuses colonnes que les journaux leur consacrent habituellement. Ils nous ont pourtant encore tenus au courant des grèves allemandes et en ont signalé l'issue : ces grèves plutôt calmes et pacifiques, ont éveillé une grande sympathie chez tous ceux qui s'occupent de questions sociales, et les revendications des ouvriers de la Ruhr ont paru tellement justes, tellement légitimes, qu'elles ont eu l'opinion pour elles, ce qui, en France et ailleurs, n'a pas toujours été le cas.

Nous avons également reçu avec joie la nouvelle de l'initiative prise par le roi d'Italie en faveur d'un institut agricole international, et nous avons si souvent entendu médire de l'indifférence des pouvoirs pour les questions sociales, qu'il serait injuste de ne pas reconnaître, avec beaucoup d'autres, la portée d'un acte pareil à celui du jeune souverain. Le roi Victor Emmanuel n'est pas un roi qui s'amuse, et il faut espérer que les travailleurs lui en sauront gré.

De son côté le roi d'Espagne fait tout son possible pour gagner les faveurs de son peuple, et pour lui surtout, la tâche ne doit pas être facile : quand on pense qu'il n'a pas vingt ans et qu'il est monté sur le trône à une heure difficile il faudrait être bien grincheux pour ne pas tenir compte du tact et de la mesure qu'il apporte à son royal métier. Il n'est pas encore arrivé à s'entourer de ministères inamovibles, mais de plus vieux monarques que lui n'y réussissent pas davantage et, dans le Midi encore plus que dans le Nord, on aime les changements.

Si ailleurs on change de ministères, plus près de nous, on change de constitutions et de municipalités, et ces changements ne vont pas tout seuls ! La lutte est aussi chaude entre nos radicaux et nos conservateurs qu'entre les monarchistes et les républicains des autres pays; et encore, nous n'entrons pas dans les détails, il y a chez les uns comme chez les autres, tant de braves gens que nous n'avons pas le courage de les contrister en disant aux uns qu'ils ont une paille dans l'oeil et aux autres qu'ils ont une poutre dans le leur. Et quand il s'agit de politique, il est aussi difficile d'enlever la paille que de faire sauter la poutre. On ne réussit d'ailleurs qu'à se faire rouer de coups quand on se hasarde à donner des conseils. Cela ne nous empêche pas, du reste, de suivre les péripéties de la lutte que se livrent les partis, nous contentant de garder nos sympathies à tous ceux qui savent unir, dans un amour vraiment patriotique, ce que le passé a de bon et de sacré à ce que le présent a de légitime et de raisonnable. Traditionnalistes par respect, on peut être progressistes avec mesure : la terre appartient à tout le monde, mais elle ne récompense vraiment que ceux qui la cultivent assidûment. Il ne suffit pas toujours d'avoir une charrue, il faut encore savoir la tenir.

L. W.